

Le medecin malgré lui, comedie / [Molière].

Contributors

Molière, 1622-1673

Publication/Creation

[Paris?] : [publisher not identified], [between 1700 and 1799?]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/r4gbrf52>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

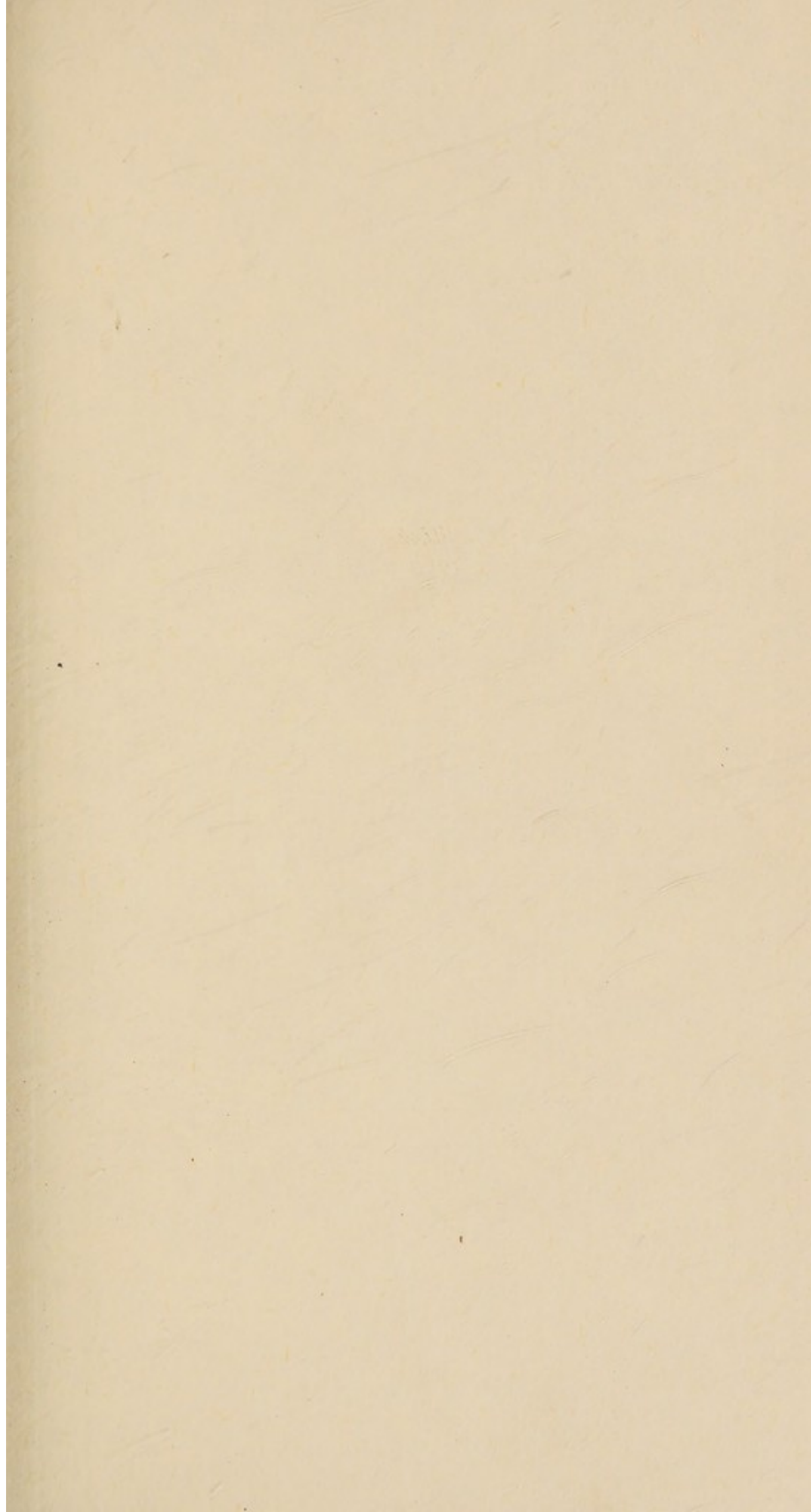
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

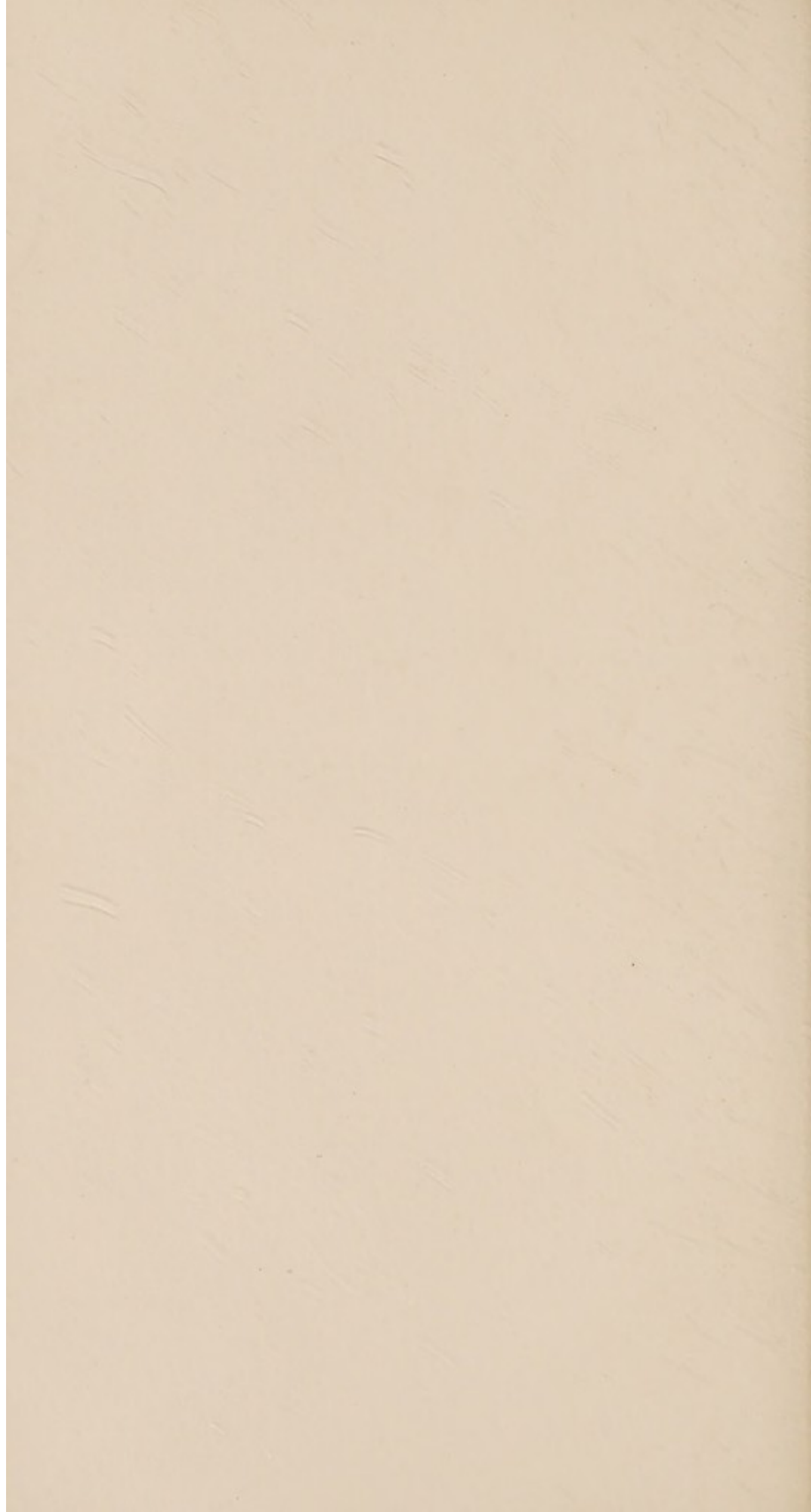


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



37025/A





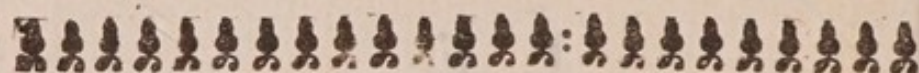
42550

LE
MEDECIN
MALGRE' LUY,
COMEDIE.

Par J. B. P. DE MOLIERE.

epresentée pour la premiere fois
à Paris, sur le Theatre du Palais
Royal, le Vendredy 6. du mois
d'Aoust 1666.

Par la Troupe du ROY.



A C T E U R S.

SGANARELLE, Mary de Martine.

MARTINE, Femme de Sganarelle.

M. ROBERT, Voisin de Sganarelle.

VALERE, Domestique de Geronte.

LUCAS, Mary de Jacqueline.

GERONTE, Pere de Lucinde.

JACQUELINE, Nourrice chez Geronte
& Femme de Lucas.

LUCINDE, Fille de Geronte.

LEANDRE, Amant de Lucinde.

THIBAUT, Pere de Perrin.

PERRIN, Fils de Thibaut, Païsan.





P. Brissart d.

J. Saunier F.

LE MEDECIN MALGRÉ LUY



L E
M E D E C I N
M A L G R E' L U Y.
C O M E D I E.

A C T E P R E M I E R.
S C E N E P R E M I E R E.

S G A N A R E L L E, M A R T I N E, *en se
querellant.*

S G A N A R E L L E.



ON, je te dis que je n'en veux rien
faire, & que c'est à moy de parler,
& d'estre le Maistre.

M A R T I N E.

Et je te dis, moy, que je veux que
tu vives à ma fantaisie, & que je
ne me suis point mariée avec toy pour souffrir tes
ficdaines.

S G A N A R E L L E.

O la grande fatigue que d'avoir une Femme : & qu'Aristote a bien raison , quand il dit qu'une Femme est pire qu'un Démon !

M A R T I N E.

Voyez un peu l'habile Homme , avec son benefit d'Aristote

S G A N A R E L L E.

Ouy habile Homme. Trouve moy un faiseur de Fagots qui sçache , comme moy , raisonner des choses ; qui ait servi six ans un fameux Medecin , & qui ait sceu dans son jeune âge son Rudiment par cœur.

M A R T I N E.

Peste du Fou fieffé.

S G A N A R E L L E.

Peste de la Carogne.

M A R T I N E.

Que maudit soit l'heure & le jour , où je m'avise say d'aller dire ouy !

S G A N A R E L L E.

Que maudit soit le Bec cornu de Notaire qui me fit signer ma ruine !

M A R T I N E.

C'est bien à toy , vrayment , à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu estre un seul moment sans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta Femme ? & meritois tu d'épouser une Personne comme moy ?

S G A N A R E L L E.

Il est vray que tu me fis trop d'honneur , & que j'eus lieu de me louer la premiere nuit de nos Noces. Hé , morbleu , ne me fais point parler la-dessus , je dirois de certaines choses

M A R T I N E.

Quoy , que dirois-tu ?

S G A N A R E L L E.

SGANARELLE.

Baste. Laissons-là ce Chapitre , il suffit que nous
ſçavons ce que nous ſçavons , & que tu fus bien-
heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien-heureuse de te trouver ? Un
Homme qui me réduit à l'Hôpital , un Débauché ,
un Traître qui me mange tout ce que j'ay.

SGANARELLE.

Tu as menti , j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend , piece-à-piece , tout ce qui est dans
le Logis.

SGANARELLE.

C'est vivre de Ménage.

MARTINE.

Qui m'a osté jusqu'au Lit que j'avois.

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus Matin.

MARTINE.

Enfin , qui ne laisse aucun Meuble dans toute la
Maison.

SGANARELLE.

On en démenage plus aisément.

MARTINE.

Et qui du matin jusqu'au soir ne fait que jouer &
que boire.

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu , pendant ce temps , que je fasse
avec ma Famille ?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ay quatre pauvres petits Enfans sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le foïet. Quand j'ay bien bû & bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma Maison.

MARTINE.

Et tu pretens, Yvrogne, que les choses aillent toujours de mesme ?

SGANARELLE.

Ma Femme, allons tout doucement, s'il vous plaist.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences & tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma Femme.

MARTINE.

Et que je ne sçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous sçavez que je n'ay pas l'ame endurante, & que j'ay le bras assez bon.

MARTINE.

Je me mocque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite Femme, ma mie, vostre peau vous demange, à vostre ordinaire,

MARTINE.

Je te montreray bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chere Moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux Objet de mes vœux , je vous froteray les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es.

SGANARELLE.

Je vous bâtray.

MARTINE.

Sac à-vin.

SGANARELLE.

Je vous rosseray.

MARTINE.

Infâme.

SGANARELLE.

Je vous étrilleray.

MARTINE.

Traître , Insolent , Trompeur , Lâche , Coquin ,
Pendant , Gueux , Belistre , Fripon , Maraut , Vo-
leurSGANARELLE *prend un Baston , & luy en donne.*

Ah , vous en voulez donc ?

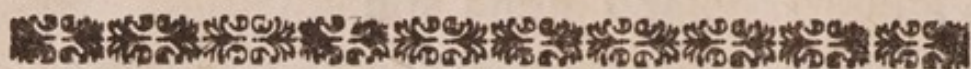
MARTINE.

Ah , ah , ah , ah.

SGANARELLE.

Voilà le vray moyen de vous appaiser.





SCENE II.

MONSIEUR ROBERT, SGANARELLE,
MARTINE.

M. ROBERT.

H Ola, hola, hola ; Fy. Qu'est-ce-cy ? Quelle infamie ! Peste soit le Coquin, de battre ainsi sa Femme.

MARTINE *les mains sur les costez luy parle en le faisant reculer, & à la fin luy donne un soufflet.*
Et je veux qu'il me batte, moy.

M. ROBERT.

Ah, j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

Dequoy vous meslez-vous ?

M. ROBERT.

J'ay tort.

MARTINE.

Est-ce là vostre affaire ?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet Impertinent, qui veut empêcher les Marys de battre leurs Femmes.

M. ROBERT.

Je me retracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Meslez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaist d'estre battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vray.

MARTINE.

Et vous estes un Sot, de venir vous fourrer où
vous n'avez que faire.

M. ROBERT *passé ensuite vers le Mary, qui
pareillement luy parle toujours en le faisant reculer, le
frappe avec le mesme Baston, le met en fuite, & dit à
la fin.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon
cœur. Faites, rossiez, battez comme il faut vostre
Femme; je vous aideray si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaist pas, moy.

M. ROBERT.

Ah, c'est une autre chose!

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux, & ne la veux
pas battre si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma Femme, & non pas la vostre.

T iij

222 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord

SGANARELLE.

Je n'ay que faire de vostre aide.

M. ROBERT.

Tres-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous estes un Impertinent , de vous ingerer des affaires d'autrui. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre & le doigt il ne faut point mettre l'écorce. *Ensuite il revient vers sa Femme, & luy dit en luy pressant la main.* O ça faisons la paix nous deux. Touche-là.

MARTINE.

Ouy, après m'avoir ainsi battuë ?

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Eh !

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite Femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en feray rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux estre en colere.

SGANARELLE

Fy, c'est une bagatelle; allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moy-là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop mal-traitée.

SGANARELLE.

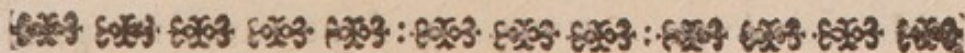
Et bien, va, je te demande pardon, mets-là ta main.

MARTINE *bas*.

Je te pardonne, mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une Folle de prendre garde à cela; Ce sont petites choses qui sont de temps en temps necessaires dans l'amitié, & cinq ou six coups de bâton entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au Bois, & je te promets aujourd'huy plus d'un cent de Fagots.



SCENE III.

MARTINE *seule*.

VA, quelque mine que je fasse, je n'oubli-ray pas mon ressentiment, & je brûle en moy-mesme de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sçay bien qu'une Femme a toujours dans les mains dequoy se vanger d'un Mary: mais c'est une punition trop délicate pour mon Pendant: Je veux une

vangeance qui se fasse un peu mieux sentir , & ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ay receuë.



SCENE IV.

VALERE , LUCAS , MARTINE.

LUCAS.

P Arguëne j'avons pris là tous deux une gueble de commission , & je ne sçay pas , moy , ce que je pensons attraper.

VALERE.

Que veux-tu , mon pauvre Nourricier ? il faut bien obeir à nostre Maistre ; & puis nous avons interest , l'un & l'autre , à la santé de sa Fille , nostre Maîtresse , & sans doute son Mariage différé par sa Maladie nous vaudra quelque recompense. Horace qui est liberal , a bonne part aux pretentions qu'on peut avoir sur sa Personne ; & quoy qu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Leandre , tu sçais bien que son Pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son Gendre.

MARTINE *révante à part.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me vanger ?

LUCAS.

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la teste , puis que les Medecins y avont tous perdu leur Latin ?

VALERE.

On trouve quelquefois à force de chercher , ce qu'on ne trouve pas d'abord ; & souvent en de simples lieux

MARTINE.

Ouy , il faut que je m'en vange à quelque prix

que ce soit ; Ces coups de baston me reviennent au cœur , je ne les sçaurois digerer , & Elle dit cecy en rêvant , de sorte que ne prenant pas garde à ces deux Hommes , elle les heurte en se retournant , & leur dit : Ah ! Messieurs , je vous demande pardon , je ne vous voyois pas , & cherchois dans ma teste quelque chose qui m'embarasse.

V A L E R E.

Chacun a ses soins dans le monde ; & nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

M A R T I N E.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

V A L E R E.

Cela se pourroit faire : & nous tâchons de rencontrer quelque habile Homme , quelque Medecin particulier qui pût donner quelque soulagement à la Fille de nostre Maître , attaquée d'une Maladie qui luy a osté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs Medecins ont déjà épuisé toute leur Science après elle : mais on trouve par fois des Gens avec des Secrets admirables , de certains Remedes particuliers , qui font le plus souvent ce que les autres n'ont sceu faire , & c'est-là ce que nous cherchons.

M A R T I N E dit ces deux premieres lignes bas.

Ah , que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me vanger de mon Pendart : *haut*. Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez : & nous avons un Homme , le plus merveilleux Homme du Monde , pour les Maladies desesperées.

V A L E R E.

Et de grace , où pouvons-nous le rencontrer ?

M A R T I N E.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voila , qui s'amuse à couper du Bois.

226 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

L U C A S.

Un Medecin qui coupe du Bois ?

V A L E R E

Qui s'amuse à cueillir des Simples , voulez-vous dire ?

M A R T I N E.

Non. C'est un Homme extraordinaire , qui se plaît à cela , fantasque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est : Il va vêtu d'une façon extravagante , affecte quelquefois de paroître ignorant , tient sa Science renfermée , & ne fait rien tant tous les jours , que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la Medecine.

V A L E R E.

C'est une chose admirable , que tous les grands Hommes ont toujours du caprice , quelque petit grain de folie mêlé à leur Science.

M A R T I N E.

La folie de celuy-cy est plus grande qu'on ne peut croire : car elle va par fois jusqu'à vouloir estre battu pour demeurer d'accord de sa capacité , & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout , qu'il n'avouëra jamais qu'il est Medecin , s'il se le met en fantaisie , que vous ne preniez chacun un bâton , & ne le reduisiez à force de coups, à vous confesser à la fin, ce qu'il vous cachera d'abord : c'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de luy.

V A L E R E.

Voila une étrange folie !

M A R T I N E.

Il est vray : mais après cela vous verrez qu'il fait des merveilles.

V A L E R E.

Comment s'appelle-t-il ?

M A R T I N E.

Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à con-

noître. C'est un Homme qui a une large Barbe noire, & qui porte une Fraîse, avec un Habit jaune & vert.

L U C A S.

Un Habit jaune & vert ! C'est donc le Medecin des Perroquets.

V A L E R E.

Mais est-il bien vray qu'il soit si habile que vous le dites ?

M A R T I N E.

Comment ! c'est un Homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une Femme fut abandonnée de tous les autres Medecins : on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, & l'on se dispoisoit à l'ensevelir, lors qu'on y fit venir de force l'Homme dont nous parlons. Il luy mit, l'ayant veüe, une petite goutte de je ne sçay quoy dans la bouche, & dans le mesme instant elle se leva de son Lit, & se mit aussi-tost à se promener dans sa Chambre, comme si de rien n'eust esté.

L U C A S.

Ah !

V A L E R E.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'Or potable.

M A R T I N E.

Cela pourroit bien estre. Il n'y a pas trois semaines encore, qu'un jeune Enfant de douze ans tomba du haut du Clocher en bas, & se brisa sur le pavé la teste, les bras, & les jambes. On n'y eut pas plûtoست amené nostre Homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain Onguent qu'il sçait faire, & l'Enfant aussi-tost se leva sur ses pieds, & courut jouer à la fossette.

L U C A S.

Ah !

228 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

V A L E R E.

Il faut que cet Homme-là ait la Medecine
Universelle.

M A R T I N E.

Qui en doute ?

L U C A S.

Testegué , vela justement l'Homme qu'il nous
faut : allons viste le charcher.

V A L E R E.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous
faites.

M A R T I N E.

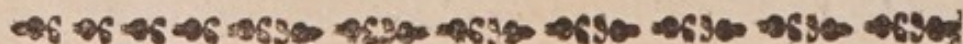
Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertisse-
ment que je vous ay donné.

L U C A S.

Eh morguenne , laissez-nous faire , s'il ne tient
qu'à battre , la Vache est à nous.

V A L E R E.

Nous sommes bien-heureux d'avoir fait cette ren-
contre ; & j'en conçois pour moy la meilleure espe-
rance du monde.



S C E N E V.

S G A N A R E L L E , V A L E R E , L U C A S.

S G A N A R E L L E *entre sur le Theatre en
chantant & tenant une Bouteille.*

L A , la , la.

V A L E R E.

J'entens quelqu'un qui chante, & qui coupe du Bois.

S G A N A R E L L E.

La , la , la . . Ma foy , c'est assez travaillé
pour boire un coup ; prenons un peu d'haleine.

*Il boit , & dit après avoir bû. Voila du Bois qui est
salé comme tous les Diables.*

Qu'ils sont doux ,

Bouteille jolie ,

Qu'ils sont doux

Vos petits glou gloux ?

Mais mon sort feroit bien des jaloux ,

Si vous estiez toujours remplie.

Ah ! Bouteille ma mie ,

Pourquoy vous vuidez-vous ?

*Allons morbleu , il ne faut point engendrer de
mélancolie.*

V A L E R E.

Le voila luy-mesme.

L U C A S.

*Je pense que vous dites vray , & que j'avons
bouté le nez dessus.*

V A L E R E.

Voyons de prés.

*S G A N A R E L L E les appercevant , les regardant
de en se tournant vers l'un , & puis vers l'autre ; &
abaissant sa voix , dit.*

*Ah ma petite Fripponne , que je t'aime , mon
petit bouchon ! Mon sort . . . feroit . . . bien des . . .
jaloux , Si . . . Que Diable , à qui en veulent ces
Gens-là ?*

V A L E R E.

C'est luy assurement.

L U C A S.

Le vela tout craché comme on nous l'a figuré.

S G A N A R E L L E à part.

*Icy il pose la Bouteille à terre ; & Valere se baissant
pour le saluer comme il croit que c'est à dessein de la
prendre , il la met de l'autre costé : en suite dequoy ,
Lucas faisant la mesme chose , il la reprend , & la tiens
contre son estomach , avec divers gestes , qui font un
grand jeu de Theatre.*

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

V A L E R E.

Monfieur , n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

S G A N A R E L L E.

Eh , quoy ?

V A L E R E.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

S G A N A R E L L E *se tournant vers Valere , puis vers Lucas.*

Ouy , & non , selon ce que vous luy voulez.

V A L E R E.

Nous ne voulons que luy faire toutes les civilitez que nous pourrons.

S G A N A R E L L E.

En ce cas , c'est moy qui se nomme Sganarelle.

V A L E R E.

Monfieur , nous sommes ravis de vous voir. On nous a adrefsez à vous pour ce que nous cherchons ; & nous venons implorer vofre aide , dont nous avons befoin.

S G A N A R E L L E.

Si c'est quelque chose , Messieurs , qui dépende de mon petit negoce , je fuis tout prest à vous rendre service.

V A L E R E.

Monfieur , c'est trop de grace que vous nous faites : mais , Monfieur , couvrez-vous , s'il vous plaist , le Soleil pourroit vous incommoder.

L U C A S.

Monfieur , boutez dessus.

S G A N A R E L L E.

Voicy des Gens bien pleins de ceremonie.

V A L E R E.

Monfieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous : les habiles Gens font toujours recherchez, & nous fommes instruits de vofre capacité.

S G A N A R E L L E.

Il eft vray, Messieurs, que je fuis le premier Homme du Monde pour faire des Fagots.

V A L E R E.

Ah Monfieur....

S G A N A R E L L E.

Je n'y épargne aucune chofe, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

V A L E R E.

Monfieur, ce n'est pas cela dont il eft question.

S G A N A R E L L E.

Mais auffi je les vends cent dix fols le cent.

V A L E R E.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaift.

S G A N A R E L L E.

Je vous promets que je ne fçauois les donner à moins.

V A L E R E.

Monfieur, nous fçavons les chofes.

S G A N A R E L L E.

Si vous fçavez les chofes, vous fçavez que je les vends cela.

V A L E R E.

Monfieur, c'est fe moquer, que....

S G A N A R E L L E.

Je ne me mocque point, je n'en puis rien rabattre.

V A L E R E.

Parlons d'autre façon, de grace.

S G A N A R E L L E.

Vous en pourrez trouver autre part à moins; il y a Fagots, & Fagots : Mais pour ceux que je fais...

V A L E R E.

Eh , Monsieur , laissons-là ce discours.

S G A N A R E L L E.

Je vous jure que vous ne les auriez pas , s'il s'en faloit un double.

V A L E R E.

Eh fy.

S G A N A R E L L E.

Non , en conscience , vous en payerez cela. Je vous parle sincerement , & ne suis pas Homme à surfaire.

V A L E R E.

Faut-il , Monsieur , qu'une Personne comme vous s'amuse à ces grossieres feintes ? s'abaisse à parler de la sorte ? qu'un Homme si sçavant , un fameux Medecin comme vous estes , veuille se déguiser aux yeux du Monde , & tenir enterrez les beaux talens qu'il a ?

S G A N A R E L L E *à part.*

Il est fou.

V A L E R E.

De grace, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

S G A N A R E L L E.

Comment ?

L U C A S.

Tout ce tripotage ne fait de rian ; je sçavons çen que je sçavons.

S G A N A R E L L E.

Quoy donc , que voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

V A L E R E.

Pour ce que vous estes , pour un grand Medecin.

S G A N A R E L L E.

Medecin vous-mesme ; je ne le suis point , & ne l'ay jamais esté.

V A L E R E *bas.*

Voila sa folie qui le tient , *haut.* Monsieur , ne veuillez point nier les choses davantage ; & n'en venons

venons point, s'il vous plaist, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE.

A quoy donc ?

VALERE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point Medecin, & ne sçay ce que vous me voulez dire.

VALERE *bas.*

Je voy bien qu'il se faut servir du remede. *haut.* Monsieur encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous estes.

LUCAS.

Et testegué ne lantiponez point davantage, & confessez à la franquette que vs'estes Medecin.

SGANARELLE.

J'enrage.

VALERE.

A quoy bon nier ce qu'on sçait ?

LUCAS.

Pourquoy toutes ces fraimes-là ? à quoy est-ce que ça vous fart ?

SGANARELLE.

Messieurs en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point Medecin.

VALERE.

Vous n'estes point Medecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'nestes pas Medecin ?

Tome III.

V

SGANARELLE.

Non , vous dis-je.

VALERE.

Puis que vous le voulez , il faut donc s'y résoudre.

Ils prennent chacun un baston, & le frappent.

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoy , Monsieur , nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoy bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous assure que j'en ay tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué j'en sis fasché franchement.

SGANARELLE.

Que Diable est-ce-cy , Messieurs ? De grace , est-ce pour rire ; ou si tous deux vous extravaguez , de vouloir que je sois Medecin ?

VALERE.

Quoy , vous ne vous rendez pas encore , & vous vous défendez d'estre Medecin ?

SGANARELLE.

Diable emporte si je le suis.

LUCAS.

Il n'est pas vray qu'vous sayez Medecin ?

SGANARELLE.

Non , la peste m'étouffe. Là ils recommencent de le battre. Ah , ah. Hé bien , Messieurs , ouy , puis que vous le voulez , je suis Medecin , je suis Medecin ; Apoticaire encor , si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout , que de me faire assommer.

VALERE.

Ah, voila qui va bien, Monsieur je suis ravy de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur, quand je vous voy parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la liberté que j'avons prise.

SGANARELLE *à part.*

Ouais, seroit-ce bien moy qui me tromperois, & serois-je devenu Medecin sans m'en estre apperceu ?

VALERE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous estes ; & vous verrez assurément que vous en ferez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, Messieurs, dites-moy, ne vous trompez-vous point vous-mesmes ? Est-il bien assuré que je sois Medecin ?

LUCAS.

Ouy par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte si je le sçavois.

VALERE.

Comment ? Vous estes le plus habile Medecin du Monde.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

V ij

L U C A S.

Un Medecin qui a guery je ne sçay combien de Maladies.

S G A N A R E L L E.

Tudieu !

V A L E R E.

Une Femme estoit tenuë pour morte il y avoit six heures ; elle estoit prestë à ensevelir , lors qu'avec une goutte de quelque chose vous la fistes revenir , & marcher d'abord par la Chambre.

S G A N A R E L L E.

Peste !

L U C A S.

Un petit Enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un Clocher , dequoy il eût la teste , les jambes , & les bras cassez ; & vous , avec je ne sçay quel Onguent , vous fistes qu'aussi-tost il se relevit sur ses pieds , & s'en fut jouer à la fossëtte.

S G A N A R E L L E.

Diantre !

V A L E R E.

Enfin , Monsieur , vous aurez contentement avec nous ; & vous gagnerez ce que vous voudrez , en vous laissant conduire où nous pretendons vous mener.

S G A N A R E L L E.

Je gagneray ce que je voudray ?

V A L E R E.

Ouy.

S G A N A R E L L E.

Ah ! je suis Medecin sans contredit. Je l'avois oublié , mais je m'en ressouviens. Dequoy est-il question ? où faut-il se transporter ?

V A L E R E.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une Fille qui a perdu la parole,

SGANARELLE.

Ma foy je ne l'ay pas trouvée.

VALERE.

Il aime à rire. Allons, Monsieur.

SGANARELLE.

Sans une Robe de Medecin ?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *presentant sa Bouteille*
à Valere.

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes Juleps.
Puis se tournant vers Lucas en crachant. Vous,
marchez là-dessus, par Ordonnance du Medecin.

VALERE.

Palsanguenne, vela un Medecin qui me plaist ;
je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS,
JACQUELINE.

VALERE.



Ouy, Monsieur, je croy que vous
serez satisfait ; & nous vous avons
amené le plus grand Medecin du
Monde.

LUCAS.

Oh morguenne, il faut tirer l'échelle après
cety-là ; & tous les autres ne sont pas daignes de ly
déchauffer ses fouillez.

VALERE.

C'est un Homme qui a fait des Cures merveil-
leuses.

LUCAS.

Qui a gary des Gens qui estiant morts.

VALERE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ay dit ;
& par fois il a des momens où son esprit s'échappe,
& ne paroist pas ce qu'il est.

LUCAS.

Ouy, il aime à bouffonner, & l'an diroit par fois ;
ne vs'en déplaise, qu'il a quelque petit coup de ha-
che à la teste.

VALERE.

Mais dans le fond il est toute Science ; & bien souvent il dit des choses tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute , il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un Livre.

VALERE.

Sa reputation s'est déjà répandue icy , & tout le monde vient à luy.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir ; Faites-le moy vist venir.

VALERE.

Je le vay querir.

JACQUELINE.

Par ma fy, Monsieu, cety-cy fera justement ce qu'ant fait les autres Je pense que ce sera queussy queumy ; & la meilleure Medecaine que l'an pourroit bailler à vostre Fille , ce seroit , selon moy , un biau & bon Mary pour qui elle eust de l'amiqué.

GERONTE.

Ouais , Nourrice , ma mie , vous vous meslez de bien des choses.

LUCAS.

Taisez vous , nostre Menagere Jaquelaine : ce n'est pas à vous à botter là votte nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze , que tous ces Medecins n'y feront rian que de liau claire ; que vostre Fille a besoin d'autre chose que de Ribarbe & de Sené , & qu'un Mary est un emplastre qui garit tous les maux des Filles.

GERONTE.

Est-elle en estat maintenant qu'on s'en voulust charger avec l'infirmité qu'elle a ? Et lors

que j'ay esté dans le dessein de la marier , ne s'est-elle pas opposée à mes volontez ?

JACQUELINE.

Je le croy bien , vou ly vouilliez bailler eun Homme qu'alle n'aime point. Que ne prenaissez vous ce Monsieur Liandre qui ly touchoit au cœur ? Alle auroit esté fort obeïssante ; & je m'en vas gager qu'il la prendroit ly , comme alle est , si vou la ly vouillais donner.

GERONTE.

Ce Leandre n'est pas ce qu'il luy faut ; il n'a pas du bien comme l'autre

JACQUELINE.

Il y a eun Oncle qui est si riche , dont il est heriqué ?

GERONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de Chançons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient ; & l'on court grand risque de s'abuser , lors que l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujors les oreilles ouvertes aux vœux & aux prieres de Messieurs les Heritiers ; & l'on a le temps d'avoir les dents longues , lors qu'on attend pour vivre le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin j'ay toujors ouy dire , qu'en Mariage comme ailleurs , contentement passe richesse. Les Peres & les Meres ant cette maudite coutume , de demander toujors qu'a-t-il & qu'a-t-elle ? & le Compere Piarre a marié sa Fille Simonette au gros Thomas pour un quarqué de Vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin où alle avoit bouté son amiqué ; & vela que la pauvre Croyature en est devenuë jaune comme eun Coin , & n'a point profité tout de
puis

puis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieur; on n'a que son plaisir en ce Monde, & j'aimerois mieux bailler à ma Fille un bon Mary qui luy fût agreable, que toutes les Rentes de la Biausse.

GERONTE.

Peste! Madame la Nourrice, comme vous degoïsez! Taisez-vous, je vous prie, vous prenez trop de soin, & vous échauffez vostre lait.

LUCAS *en disant cecy frappe sur la poitrine de Geronte.*

Morgué, tais-toy, t'es une impartinente. Monsieur n'a que faire de tes discours, & il sçait ce qu'il a à faire. Mesle-toy de donner à téter à ton Enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le Pere de la Fille; & il est bon & sage, pour voir ce qu'il y faut.

GERONTE.

Tout doux; oh tout doux.

LUCAS.

Monsieur, je veux un peu la mortifier, & ly apprendre le respect qu'elle vous doit.

GERONTE.

Oüy, mais ces gestes ne sont pas necessaires,



SCENE II.

VALERE, SGANARELLE, GERONTE,
LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Monsieur, preparez-vous, voicy nostre Medecin qui entre.

Tome III.

X

242 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

GERONTE.

Monfieur , je fuis ravy de vous voir chez moy ,
& nous avons grand befoin de vous

SGANARELLE *en Robe de Medecin , avec
un Chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit que nous nous couvrions tous
deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GERONTE.

Dans quel Chapitre , s'il vous plaist ?

SGANARELLE.

Dans fon Chapitre des Chapeaux.

GERONTE.

Puis qu'Hippocrate le dir , il le faut faire.

SGANARELLE.

Monfieur le Medecin , ayant appris les merveil-
leufes chofes . . .

GERONTE.

A qui parlez-vous , de grace ?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne fuis pas Medecin.

SGANARELLE.

Vous n'eftes pas Medecin ?

GERONTE.

Non vrayment.

SGANARELLE *prend icy un Biston , & le
bat comme on l'a battu.*

Tout de bon ?

GERONTE.

Tout de bon. Ah , ah , ah.

S G A N A R E L L E.

Vous estes Medecin maintenant , je n'ay jamais eu
d'autres Licences.

G E R O N T E.

Quel diable d'Homme m'avez-vous l'a amené ?

V A L E R E.

Je vous ay bien dit que c'estoit un Medecin go-
guenard.

G E R O N T E.

Oui , mais je l'envoyerois promener avec ses
guoguenarderies.

L U C A S.

Ne prenez pas garde à ça , Monsieur, ce n'est
que pour rire.

G E R O N T E.

Cette raillerie ne me plaist pas.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté
que j'ay prise.

G E R O N T E.

Monsieur , je suis vostre serviteur.

S G A N A R E L L E.

Je suis fâché . . .

G E R O N T E.

Cela n'est rien.

S G A N A R E L L E.

Des coups de bastons . . .

G E R O N T E.

Il n'y a pas de mal.

S G A N A R E L L E.

Que j'ay eu l'honneur de vous donner.

G E R O N T E.

Ne parlons plus de cela. Monsieur , j'ay une
Fille qui est tombée dans une étrange maladie.

S G A N A R E L L E.

Je suis ravy, Monsieur, que vostre Fille ait

besoin de moy ; & je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi vous & toute vostre Famille , pour vous témoigner l'envie que j'ay de vous servir.

GERONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GERONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites . . .

SGANARELLE.

Comment s'appelle vostre Fille ?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde ! ah beau nom à medicamenter !

Lucinde !

GERONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande Femme-là ?

GERONTE.

C'est la Nourrice d'un petit Enfant que j'ay.

SGANARELLE.

Peste ! le joly meuble que voila ! Ah Nourrice ! charmante Nourrice, ma Medecine est la tres humble Esclave de vostre Nourricerie ; & je voudrois bien estre le petit Poupon fortuné qui tetaist le lait de vos bonnes graces. *Il luy porte la main sur le sein.* Tous mes remedes , toute ma science , toute ma capacité est à vostre service , & . . .

LUCAS.

Avec vostre permission , Monsieur le Medecin , laissez là ma Femme , je vous prie.

SGANARELLE.

Quoy, est-elle vostre Femme ?

LUCAS.

Oüy.

SGANARELLE *fait semblant d'embrasser Lucas, & se tournant du Costé de la Nourrice, il l'embrasse.*

Ah vraiment je ne sçavois pas cela ; & je m'en réjouis pour l'amour de l'un & de l'autre.

LUCAS *en le tirant.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravy que vous soyiez unis ensemble. *Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, & passant dessous ses bras, se jette au col de sa Femme.* Je la felicite d'avoir un Mary comme vous : & je vous felicite vous, d'avoir une Femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

LUCAS. *en le tirant encore,*

Eh testigué, point tant de Complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ?

LUCAS.

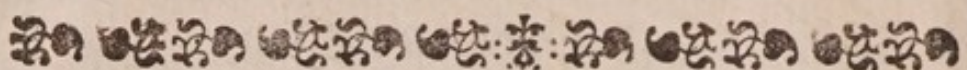
Avec moy tant qu'il vous plaira ; mais avec ma Femme, treve de farimonie.

SGANARELLE.

Je prens part également au bon-heur de tous deux. *Il continuë le mesme jeu* Et si je vous embrasse pour vous témoigner ma joye, je l'embrasse de mesme pour luy en témoigner aussi.

LUCAS *en le tirant derechef.*

Ah vartigué, Monsieur le Medecin, que de lantiponages !



S C E N E III.

SGANARELLE, GERONTE, LUCAS,
JACQUELINE.

GERONTE.

M Onfieur, voicy tout-à-l'heure ma Fille qu'on
va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attens, Monfieur, avec toute la Medecine.

GERONTE.

Où eft-elle ?

SGANARELLE *fe touchant le front.*

Là-dedans . . .

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE *en voulant toucher les
tétons de la Nourrice.*

Mais comme je m'interesse à toute vofre Fa-
mille , il faut que j'effaye un peu le lait de vô-
tre Nourrice , & que je vifite fon fein.

LUCAS *le tirant & luy faisant faire la
pivoïette.*

Nanain , nanain , je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'eft l'Office du Medecin , de voir les tetons des
Nourrices.

LUCAS.

Il gnia Office qui quienne , je fis voftre far-
viteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardieffe de t'opposer au Mede-
cin ? Hors de là.

LUCAS.

Je me mocque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*
Je te donneray la Fievre.JACQUELINE *prenant Lucas par le bras ,
& luy faisant aussi faire la pirouëtte.*Oste-toy de là aussi : Est-ce que je ne sis pas assez
grande pour me défendre moy-mesme , s'il me fait
quelque chose qui ne soit pas à faire ?

LUCAS.

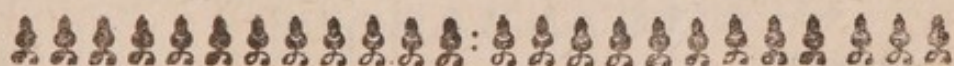
Je ne veux pas qu'il te tâte , moy.

SGANARELLE.

Fy le vilain , qui est jaloux de sa Femme.

GERONTE.

Voicy ma Fille.



SCENE IV.

LUCINDE, VALERE, GERONTE, LUCAS,
SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

E St-ce là la Malade ?

GERONTE.

Oui , je n'ay qu'elle de Fille ; & j'aurois tous les
regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien ; il ne faut pas qu'elle
meure sans l'Ordonnance du Medecin.

GERONTE.

Allons , un Siege

SGANARELLE.

Voila une Malade qui n'est pas tant dégoûtante ;

248 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

& je tiens qu'un Homme bien sein s'en accommoderoit assez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux ; lors que le Medecin fait rire le Malade ; c'est le meilleur signe du monde. Hé bien , dequoy est il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE *respond par signes , en portant sa main à sa bouche , à sa teste , & sous son menton.*
Han , hi , hon , han.

SGANARELLE.

Eh ! que dites-vous ?

LUCINDE *continuë les mesmes gestes.*

Han , hi , hon , han , han , hi , hon.

SGANARELLE.

Quoy ?

LUCINDE.

Han , hi , hon.

SGANARELLE *la contrefaisant.*

Han , hi , hon , han ha. Je ne vous entens point.
Quel diable de langage est-ce-là ?

GERONTE.

Monsieur , c'est là sa maladie : Elle est devenue muette , sans que jusques-icy on en ait pû sçavoir la cause , & c'est un accident qui a fait reculer son Mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GERONTE.

Celuy qu'elle doit épouser , veut attendre sa guérison , pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce Sot-là , qui ne veut pas que sa Femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eust cette

maladie ; je me garderois bien de la vouloir guerir.

GERONTE.

Enfin Monsieur , nous vous prions d'employer tous vos soins , pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moy un peu , ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Ouy , Monsieur.

SGANARELLE.

Tant-mieux. Sent-elle de grandes douleurs ;

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous sçavez à

GERONTE.

Ouy.

SGANARELLE.

Copieusement ;

GERONTE.

Je n'entens rien à cela.

SGANARELLE.

La matiere est-elle loüable ?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE *se tournant vers la Malade.*

Donnez-moy vostre bras. Voila un pouls qui marque que que vostre Fille est muette.

GERONTE.

Eh ouy , Monsieur , c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah , ah.

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

250 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

SGANARELLE.

Nous autres grands Medecins, nous connoissons d'abord les choses. Un Ignorant auroit esté embarrassé, & vous eust esté dire, c'est cecy, c'est cela, mais moy je touche au but du premier coup, & j'apprens que vostre Fille est muette.

GERONTE.

Ouy; mais je voudrois bien que vous pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort-bien: mais la cause, s'il vous plaist, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Auteurs vous diront que c'est l'empeschement de l'action de sa langue.

GERONTE.

Mais encore vos sentimens sur cet empeschement de l'action de sa langue?

SGANARELLE.

Aristote là-dessus dit... de fort belles choses.

GERONTE.

Je le croy.

SGANARELLE.

Ah! c'estoit un grand Homme?

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE *levant son bras depuis le coude.*

Grand Homme tout-à-fait: un Homme qui estoit plus grand que moy de tout cela. Pour revenir donc à nostre raisonnement: Je tiens que cet empeschement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres Sçavans nous appellons humeurs peccantes:

peccantes, c'est à dire.... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences, qui s'élèvent dans la région des maladies, venant.... pour ainsi dire.... à Entendez-vous le Latin ?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *se levant avec étonnement.*

Vous n'entendez point le Latin !

GERONTE.

Non.

SGANARELLE *en faisant diverses plaisantes postures.*

Cabricias arci thuram, cathalamus, singulariter, nominativo, hæc Musa, la Muse, Bonus, bona, bonum, Deus sanctus, est ne oratio Latinas ? etiam, ouy ? quare, pourquoy ? quia substantivo, & adjectivum, concordat in generi, numerum, & casus.

GERONTE.

Ah ! que n'ay je étudié !

JACQUELINE.

L'habile-Homme que vela ?

LUCAS.

Ouy, ça est si biau, que je n'y entens goutte.

SGANARELLE.

Or ces vapeurs dont je vous parle ; venant à passer du costé gauche où est le foye, au costé droit où est le cœur, il se trouve que le poulmon que nous appellons en Latin, armyan, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec, nasmus, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en Hebreu, cubile, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate : & parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie,

252 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

& parce que lefdites vapeurs ont certaine malignité.
Ecoutez bien cecy , je vous conjure.

GERONTE.

Ouy.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est caufée
Soyez attentif , s'il vous plaift.

GERONTE.

Je le fuis.

SGANARELLE.

Qui est caufée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme , il arrive que ces vapeurs ... Offabandus , nequeis , nequer potarium , quipsa milus. Voila juftement ce qui fait que vofre Fille est muette.

JACQUELINE.

Ah que ça est bian dit nostre Homme !

LUCAS.

Que n'ay-je la langue auffi bian pendue !

GERONTE.

On ne peut pas mieux raisonner fans doute. Il n'y a qu'une feule chofe qui m'a choqué ; c'est l'endroit du foye & du cœur. Il me femble que vous les placez autrement qu'ils ne font : que le cœur est du costé gauche , & le foye du costé droit.

SGANARELLE.

Ouy , cela estoit autrefois ainfi ; mais nous avons changé tout cela , & nous faisons maintenant la Medecine d'une methode toute nouvelle.

GERONTE.

C'est ce que je ne fçavois pas ; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal ; & vous n'êtes pas obligé d'estre auffi habile que nous.

G E R O N T E.

Affurément : mais Monsieur , que croyez-vous
s'il faille faire à cette maladie ?

S G A N A R E L L E.

Ce que je croy qu'il faille faire ?

G E R O N T E.

Ouy.

S G A N A R E L L E.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit ; & qu'on
y fasse prendre pour remede , quantité de Pain
tempé dans du Vin.

G E R O N T E.

Pour quoy cela , Monsieur ?

S G A N A R E L L E.

Parce qu'il y a dans le Vin & le Pain meslez en-
semble , une vertu sympatique qui fait parler. Ne
croyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose
aux Perroquets , & qu'ils apprennent à parler en man-
geant de cela ?

G E R O N T E.

Cela est vray. Ah le grand Homme ! Viste, quan-
té de Pain & de Vin.

S G A N A R E L L E.

Je reviendray voir sur le soir en quel estat elle
sera. *A la Nourrice.* Doucement , vous. Monsieur ,
voilà une Nourrice à laquelle il faut que je fasse quel-
ques petits remedes.

J A C Q U E L I N E.

Qui , moy ? je me porte le mieux du Monde.

S G A N A R E L L E.

Tant pis , Nourrice , tant-pis. Cette grande santé
est à craindre ; & il ne sera pas mauvais de vous fai-
re quelque petite Saignée amiable , de vous donner
quelque petit Clystere dulcifiant.

G E R O N T E.

Mais , Monsieur , voilà une mode que je ne com-

254 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

prends point. Pourquoi s'aller faire saigner , quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE.

Il n'importe , la mode en est salutaire ; & comme on boit pour la soif à venir , il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en se retirant.*

Ma fy , je me mocque de ça ; & je ne veux point faire de mon Corps une Boutique d'Apoticaire.

SGANARELLE.

Vous estes rétive aux Remedes ; mais nous sçaurons vous soumettre à la raison. *Parlant à Geronte.* Je vous donne le bonjour.

GERONTE.

Attendez un peu , s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GERONTE.

Vous donner de l'argent , Monsieur.

SGANARELLE. *tendant sa main derriere par dessous sa Robe , tandis que Geronte ouvre sa Bourse.*

Je n'en prendray pas , Monsieur.

GERONTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous mocquez.

G E R O N T E.

Voilà qui est fait.

S G A N A R E L L E.

Je n'en feray rien.

G E R O N T E.

Eh !

S G A N A R E L L E.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

G E R O N T E.

Je le croy.

S G A N A R E L L E *après avoir pris l'argent.*

Cela est-il de poids ?

G E R O N T E.

Ouy , Monsieur.

S G A N A R E L L E.

Je ne suis pas un Medecin mercenaire.

G E R O N T E.

Je le sçay bien.

S G A N A R E L L E.

L'interest ne me gouverne point.

G E R O N T E.

Je n'ay pas cette pensée.



S C E N E V.

S G A N A R E L L E , L E A N D R E.

S G A N A R E L L E *regardant son argent.*

M A foy , cela ne va pas mal ; & pourveu
que...

L E A N D R E.

Monsieur , il y a long- emps que je vous attens ,
& je viens implorer v ostre assistance.

256 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

SGANARELLE *luy prenant le poignet.*

Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LEANDRE.

Je ne suis point malade , Monsieur ; & ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade , que diable ne le dites-vous donc ?

LEANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots , je m'appelle Leandre , qui suis amoureux de Lucinde que vous venez de visiter : & comme par la mauvaise humeur de son Pere , toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle , je me hazarde à vous prier de vouloir servir mon amour , & de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ay trouvé pour luy pouvoir dire deux mots , d'où dépendent absolument mon bon-heur & ma vie.

SGANARELLE *paroissant en colere.*

Pour qui me prenez-vous ? Comment ? oser vous adresser à moy pour vous servir dans vostre amour , & vouloir ravaler la dignité de Medecin à les emplois de cette nature ?

LEANDRE.

Monsieur , ne faites point de bruit.

SGANARELLE. *en le faisant reculer.*

J'en veux faire-moy , vous estes un impertinent.

LEANDRE.

Eh ! Monsieur , doucement.

SGANARELLE.

Un Mal-avisé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendray que je ne suis point Homme à cela ; & que c'est une insolence extrême...

LEANDRE

LEANDRE *tirant une Bourse qu'il luy donne.*
Monfieur.

SGANARELLE *tenant la bourse.*

De vouloir m'employer Je ne parle pas pour vous ; car vous estes honnefte Homme, & je ferois ravi de vous rendre fervice : Mais il y a de certains Impertinens au monde, qui viennent prendre les Gens pour ce qu'ils ne font pas : & je vous avouë que cela me met en colere.

LEANDRE.

Je vous demande pardon , Monfieur , de la liberté que

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoy eft-il queftion.

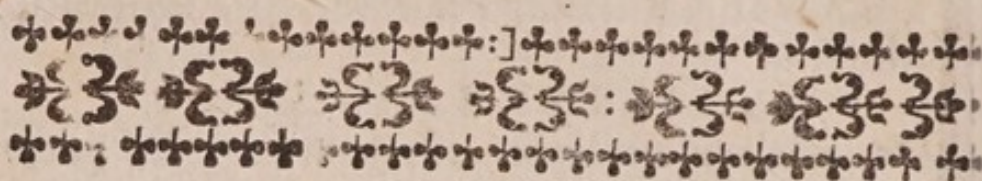
LEANDRE.

Vous fçavez donc, Monfieur, que cette maladie, que vous voulez guerir eft une feinte maladie. Les Medecins ont raifonné la-deffus comme il faut, & ils n'ont pas manqué de dire que cela procedoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la ratte ; qui du foye : mais il eft certain que l'amour en eft la veritable caufe, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour fe délivrer d'un Mariage dont elle eftoit importunée. Mais de crainte qu'on ne nous voye enfemble, retirons-nous d'icy ; & je vous diray en marchant, ce que je fouhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monfieur, vous m'avez donné pour vofre amour une tendrefse qui n'eft pas concevable ; & j'y perdray toute ma Medecine, ou la Malade crévera, ou bien elle fera à vous.

Fin du fecond Afte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LEANDRE.

LEANDRE.



L me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un Apoticaire: & comme le Pere ne m'a guere veu, ce changement d'habit & de perruque est assez capable, je croy, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout-ce que je souhaiterois, seroit de sçavoir cinq ou six grands mots de Medecine, pour parer mon discours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas necessaire, il suffit de l'habit; & je n'en sçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment!

SGANARELLE.

Diab!e emporte, si j'entens rien en Medecine. Vous estes honnestre-Homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moy.

LEANDRE.

Quoy! vous n'estes pas effectivement...

SGANARELLE.

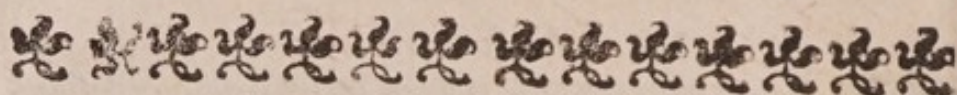
Non , vous dis je , ils m'ont fait Medecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'estre si sçavant que cela ; & toutes mes études n'ont esté que jusqu'en fixième. Je ne sçay point sur quoy cette imagination leur est venue : mais quand j'ay veu qu'à toute force ils vouloient que je fusse Medecin , je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sçauriez croire comment l'erreur s'est répandue , & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile Homme. On me vient chercher de tous côtez ; & si les choses vont toujours de même , je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la Medecine. Je trouve que c'est le Métier le meilleur de tous ; car soit qu'on fasse bien , ou soit qu'on fasse mal , on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne tombe jamais sur nostre dos , & nous taillons comme il nous plaist sur l'étoffe où nous travaillons. Un Cordonnier en faisant des Souliers , ne sçauroit gâter un morceau de cuir , qu'il n'en paye les pots cassés : mais icy l'on peut gâter un Homme sans qu'il en coûte rien. Les béveues ne sont point pour nous ; & c'est toujours la faute de celuy qui meurt. Enfin le bon de cette Profession, est qu'il y a parmy les Morts une honnêteté, une discretion la plus grande du monde ; jamais on n'en voit se plaindre du Medecin qui l'a tué.

LEANDRE.

Il est vray que les Morts sont fort honnêtes Gens sur cette matiere.

SGANARELLE *voyant des Hommes qui viennent à luy.*

Voila des Gens qui ont la mine de me venir consulter. Allez toujours m'attendre auprès du Logis de vôtre Maîtresse.



SCENE II.

THIBAUT , PERRIN , SGANARELLE
THIBAUT.

M Onfieu ; je venons vous charcher , mon Fils
Perrin & moy.

SGANARELLE.

Qu'y a-t il ?

THIBAUT.

Sa pauvre Mere , qui a nom Parette , est dans un
Lit malade il y a fix mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour
recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT.

Je voudrois , Monsieur , que vous nous baillissiez
quelque petite drolerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir dequoy est-ce qu'elle est malade ;

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie , Monsieur.

SGANARELLE.

D'hypocrisie !

THIBAUT.

Ouy , c'est à dire qu'elle est enflée par tout , & l'an
dit que c'est quantité de seriositez qu'alle a dans le
Corps & que son foye , son ventre , ou sa ratte ,
comme vous voudrais l'appeller , au lieu de faire
du sang , ne fait plus que de liau. Alle a de deux
jours l'un la fièvre quotiguenne , avec des lassitudes
& des douleurs dans les muscles des jambes. On

entend dans la gorge des fleumes qui sont tout prests à l'étouffer ; par fois il luy prend des sincoles & des conversions , que je crayons qu'elle est passée. J'avons dans nostre Village un Apoticaire , reverence parler , qui ly a donné je ne sçay combien d'histoires , & il m'en conte plus d'une douzaine de bons écus en Lavemens ne vs'en déplaist , en Apostumes qu'on ly a fait prendre , en Infections de Jacinthe , & en Portions cordales. Mais tout-ça , comme dit l'autre , n'a esté que de l'ongent miton-mitaine. Il veloit ly bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du Vin ametile ; mais j'ay-f-eu peur franchement que ça l'envoyist à patres , & l'an dit que ces gros Medecins tuont je ne sçay combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toujours la main , & la branlant comme pour signe qu'il demande de l'argent.*

Venons au fait , mon Amy , venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est Monsieur , que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entens point du tout.

PERRIN.

Monsieur , ma Mere est malade , & vela deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque Remede.

SGANARELLE.

Ah , je vous entens , vous. Voila un Garçon qui parle clairement , & qui s'explique comme il faut. Vous dites que vostre Mere est malade d'hydropisie , qu'elle est enflée par tout le Corps , qu'elle a la fièvre avec des douleurs dans les jambes , & qu'il luy prend par fois des syncopes & des convulsions , c'est à dire des évanouïsemens.

PERRIN.

Eh ouy, Monfieu, c'est juftement ça.

SGANARELLÉ.

J'ay compris d'abord vos paroles. Vous avez un Pere qui ne sçait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un Remede ?

PERRIN.

Ouy, Monfieu.

SGANARELLE.

Un Remede pour la guerir ?

PERRIN.

C'est comme je l'entendons

SGANARELLE.

Tenez , voila un morceau de Formage qu'il faut que vous luy fassiez prendre.

PERRIN.

Du Fromage, Monsieur :

SGANARELLE.

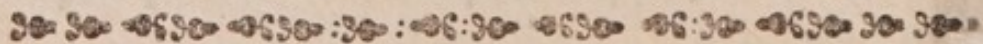
Ouy ; c'est un Formage préparé, où il y entre de l'or, du corail, & des perles, & quantité d'autres choses précieuses. P E R R I N.

PERRIN.

Monfieur, je vous fomme bien obliger ; & j'allons
ly faire prendre ça tout-à-l'heure.

S'G NARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.



S C E N E III.

JACQUELINE, SGANARELLE.

L U C A S.

SGANARELLE.

V Oici la belle Nourrice. Ah , Nourrice de mon cœur , je suis ravi de cette rencontre ; &c

vostre veuë est la Rhubarbe , la Cassé & le Sené , qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué , Monsieu le Medecin , ça est trop bian dit pour moy , & je n'entens rien à tout vostre Latin.

SGANARELLE.

Devenez malade , Nourrice , je vous prie , devenez malade pour l'amour de moy. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guerir.

JACQUELINE.

Je sis vostre Sarvante , j'aime bian mieux qu'an ne me garrisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains , belle Nourrice , d'avoir un Mari jaloux & fâcheux comme celuy que vous avez !

JACQUELINE.

Que voulez vous , Monsieu , c'est pour la penitence de mes fautes ; & là où la Chevre est liée , il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment , un Rustre comme cela ? un Homme qui vous observe toujours , & ne veut pas que personne vous parle.

JACQUELINE.

Helas ! vous n'avez rien veu encore ; & ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE.

Est-il possible ? & qu'un Homme ait l'ame assez basse pour mal-traiter une Personne comme vous ? Ah que j'en sçais , belle Nourrice , & qui ne sont pas loin d'icy , qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoi faut-il qu'une Personne si bien faite , soit tombée en de telles mains ? & qu'un franc animal , un brutal , un stupide , un sot Pardonnez-moy ,

264 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

Nourrice si je parle ainsi de vostre Mary.

JACQUELINE.

Eh, Monsieur, je sçay bien qu'il merite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

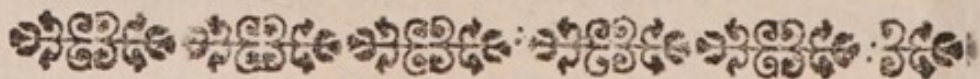
Ouy sans doute, Nourrice, il les merite, & il mériteroit encore que vous luy missiez quelque chose sur la teste, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bien vray que si je n'avois devant les yeux que son interest, il pourroit m'obliger à quelque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foy, vous ne feriez pas mal de vous vanger de luy avec quelqu'un. C'est un Homme, je vous le dy, qui merite bien cela; & si j'étois assez heureux, belle Nourrice, pour estre choisi pour... *En cet endroit tous deux appercevant Lucas qui estoit derriere eux, & entendoit leur Dialogue, chacun se retire de son costé mais le Medecin d'une maniere fort plaisante.*



SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

H Ola, Lucas, n'as-tu point veu icy nostre Medecin?

LUCAS.

Et oüy de par tous les diantes, je l'ay veu, & ma Femme aussi.

GERONTE.

Où est-ce donc qu'il peut-estre?

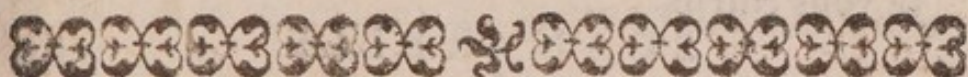
LUCAS.

LUCAS.

Je ne sçay : mais je voudrois qu'il fût à tous les Guiebles.

GERONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma Fille.



SCENE V.

SGANARELLE , LEANDRE , GERONTE.

GERONTE.

AH ! Monsieur , je demandois où vous estiez ?

SGANARELLE.

Je m'estois amusé dans vostre Court à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la Malade ?

GERONTE.

Un peu plus mal , depuis vostre remede.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'est signe qu'il opere.

GERONTE.

Oui , mais en operant , je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine ; j'ay des remedes qui se mocquent de tout , & je l'attends à l'agonie.

GERONTE.

Qui est cet Homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE *faisant des signes avec la main que c'est un Apoticaire.*

C'est

GERONTE.

Quoy ?

SGANARELLE.

Celuy

Tome III.

Z

GERONTE.

Eh !

SGANARELLE.

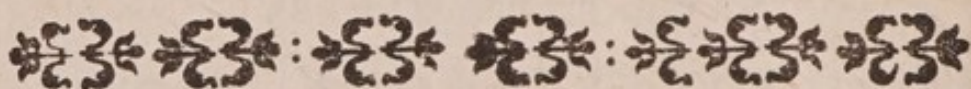
Qui

GERONTE.

Je vous entens.

SGANARELLE.

Vostre Fille en aura besoin.



SCENE VI.

JACQUELINE , LUCINDE , GERONTE,
LEANDRE , SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieur , vela vostre Fille qui veut un peu
marché.

SGANARELLE.

Cela luy fera du bien. Allez-vous-en , Monsieur
l'Apoticaire , taster un peu son pouls , afin que je
raisonne tantost avec vous de sa maladie. *En cet en-
droit il tire Geronte à un bout du Theatre , & luy pas-
sant un bras sur les épaules , lui rabat la main sous le
menton , avec laquelle il le fait retourner vers luy , lors
qu'il veut regarder ce que sa Fille & l'Apoticaire fons
ensemble , luy tenant cependant le discours suivant pour
l'amuser.* Monsieur , c'est une grande & subtile ques-
t'on entre les Docteurs , de sçavoir si les femmes ,
sont plus faciles à guerir que les hommes. Je vous
prie d'écouter cecy , s'il vous plaist. Les uns disent
que non ; les autres disent que oui ; & moy je dis que
oui , & non : dautant que l'incongruité des humeurs

opaques, qui se rencontrent au temperamment naturel des femmes, estant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la Lune; & comme le Soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la Terre, trouve

LUCINDE.

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GERONTE.

Voila ma Fille qui parle. O grande vertu du Remede! ô admirable Medecin! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guerison merveilleuse; & que puis-je faire pour vous après un tel service!

SGANARELLE *se promenant sur le Theatre,
& s'essuyant le front.*

Voila une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon Pere, j'ay recouvré la parole; mais je l'ay recouvrée pour vous dire, que je n'auray jamais d'autre Epoux que Leandre, & que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la resolution que j'ay prise.

GERONTE.

Quoy!

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GERONTE.

Si

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GERONTE.

Je . . .

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GERONTE.

Mais . . .

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle, qui me puisse obliger
à me marier malgré moy.

GERONTE.

J'ay . . .

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il . . .

LUCINDE.

Mon cœur ne sçauroit se soumettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La . . .

LUCINDE.

Et je me jetteray plutôt dans un Convent, que
d'épouser un Homme que je n'aime point.

GERONTE.

Mais . . .

LUCINDE *parlant d'un ton de voix à étourdir*

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez
le temps. Je n'en feray rien. Cela est résolu.

GERONTE.

Ah quelle impetuosité de paroles ! Il n'y a pas
moyen d'y résister. Monsieur, je vous prie de la faire
redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que
je puis faire pour votre service, est de vous rendre
sourd, si vous voulez.

GERONTE.

Je vous remercie. Penses-tu donc . . .

LUCINDE.

Non , toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GERONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouseray plutôt la mort.

SGANARELLE.

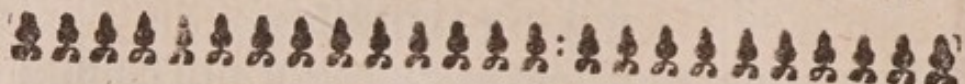
Mon Dieu , arrêtez-vous , laissez - moy medicanter cette affaire. C'est une maladie qui la tient ; & je sçay le remede qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il possible , Monsieur , que vous pussiez aussi guerir cette maladie d'esprit ?

SGANARELLE.

Oui , laissez-moy faire , j'ay des remedes pour tout ; & nostre Apoticaire nous servira pour cette Cure. *Il appelle l'Apoticaire , & luy parle.* Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Leandre , est tout-à-fait contraire aux volonteze du Pere , qu'il n'y a point de temps à perdre , que les humeurs sont fort aigries , & qu'il est necessaire de trouver promptement un remede à ce mal qui pourroit empirer par le retardement. Pour moy je n'y en vois qu'un seul , qui est une prise de Fuite Purgative , que vous mêlerez comme il faut avec deux drachmes de Matrimonium de Pilules. Peut-estre fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remede : mais comme vous estes habile homme dans vostre métier , c'est à vous de l'y résoudre , & de luy faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en luy faire faire un petit tour de jardin , afin de preparer les humeurs , tandis que j'entretiendray icy son Pere : mais sur tout ne perdez point de temps. Au remede , viste , au remede specifique.



SCENE VII.

GERONTE , SGANARELLE.

GERONTE.

Quelles Drogues , Monsieur , sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ay jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce sont Drogues dont on se sert dans les necessitez urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais veu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu testuës.

GERONTE.

Vous ne sçauriez croire comme elle est affollée de ce Leandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les beaux esprits.

GERONTE.

Pour moy , dès que j'ay eu découvert la violence de cet amour , j'ay sceu tenir toujourns ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GERONTE.

Et j'ay bien empesché qu'ils n'ayent eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il seroit arrivé quelque folie , si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je croy qu'elle auroit esté fille à s'en aller avec luy.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour luy parler.

SGANARELLE.

Quel Drole !

GERONTE.

Mais il perdra son temps.

SGANARELLE.

Ah , ah.

GERONTE.

Et j'empescheray bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un Sot , & vous sçavez des rubriques qu'il ne sçait pas. Plus fin que vous n'est pas beste.



SCENE VIII.

LUCAS , GERONTE , SGANARELLE.

LUCAS.

AH palfanguenne , Monsieur , vaicy bian du tintamarre ; vostre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'estoit luy qui estoit l'Apoticaire ; & vela Monsieur le Medecin qui a fait cette belle operation-là.

GERONTE.

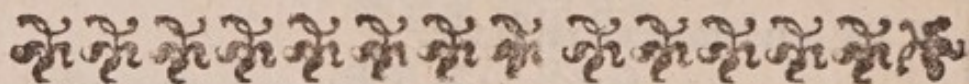
Comment , m'assassiner de la façon ? Allons , un

271 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

Commissaire : & qu'on empesche qu'il ne sorte. Ah Traistre , je vous feray punir par la Justice.

L U C A S.

Ah par ma fy , Monsieur le Medecin , vous serez pendu ; ne bougez de là seulement.



S C E N E IX.

MARTINE , SGANARELLE , LUCAS.

M A R T I N E.

A H mon Dieu , que j'ay eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moy un peu des nouvelles du Medecin que je vous ay donné.

L U C A S.

Le vela qui va estre pendu.

M A R T I N E.

Quoy, mon mary pendu ? Helas ! Et qu'a-t-il fait pour cela ?

L U C A S.

Il a fait enlever la fille de nostre Maistre.

M A R T I N E.

Helas ! mon cher mary , est-il bien vray qu'on te va pendre ?

S G A N A R E L L E.

Tu vois. Ah !

M A R T I N E.

Faut-il que tu te laisses mourir en presence de tant de gens ?

S G A N A R E L L E.

Que veux-tu que j'y fasse ?

M A R T I N E.

Encore si tu avois achevé de couper nostre Bois , je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toy de-là , tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non ; je veux demeurer pour t'en courager à la mort ; & je ne te quitteray point , que je ne t'aye vu pendu.

SGANARELLE.

Ah !



SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE,

MARTINE, LUCAS.

GERONTE.

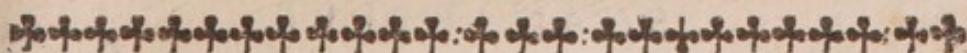
LE Commissaire viendra bien-tost , & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on répondra de vous.

SGANARELLE *le chapeau à la main.*

Helas ! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton ?

GERONTE.

Non , non , la Justice en ordonnera. Mais que vois-je ?



SCENE DERNIERE.

LEANDRE, LUCINDE, JACQUELINE,

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE,

MARTINE.

LEANDRE.

MONsieur , je viens faire paroître Leandre à vos yeux , & remettre Lucinde en vostre

274 LE MEDECIN MALGRE' LUY.

pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux , & de nous aller marier ensemble : mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honneste. Je ne pretens pas vous voler vostre fille , & ce n'est que de vostre main que je veux la recevoir. Ce que je vous diray , Monsieur , c'est que je viens tout-à l'heure de recevoir des Lettres , par où j'apprens que mon Oncle est mort , & que je suis heritier de tous ses biens.

GERONTE.

Monsieur, vostre vertu m'est tout-à-fait considerable , & je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE.

La Medecine l'a échappé belle.

MARTINE.

Puis que tu ne feras point pendu , rends-moy grace d'estre Medecin , car c'est moy qui t'ay procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oùï, c'est toy qui m'as procuré je ne sçay combien de coups de bâton ?

LEANDRE.

L'effet est trop beau , pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE.

Soit , je te pardonne ces coups de bâton , en faveur de la dignité où tu m'as élevé : mais prépare-toy désormais à vivre dans un grand respect , avec un homme de ma consequence ; & songe que la colere d'un Medecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

F I N.

